Rino Levesque raconte

Là où la terre apprend à espérer

Bénin – Acadie - Québec : l'alliance qui inspire une jeunesse

Il arrive qu'une école cesse d'être seulement une école.

Elle devient une source.
Un lieu où l'on apprend à lire, à écrire, à compter, à penser, bien sûr.

Mais surtout, un lieu où l'on recommence à croire
qu'un peuple peut se relever
lorsque ses jeunes apprennent à agir pour la vie.

Au Bénin, cette source a pris la forme d'une école, d'une ferme, d'une alliance.

Et, dans cette histoire, l'eau et la nourriture ne sont pas seulement
des ressources qui manquent.

Elles deviennent ce qui rassemblent.
Ce qui éveillent.
Ce qui poussent à innover.

Et l'âme d'une **É**cole de sens !

Quand la vie oblige à inventer autrement

Il y a des pays où la vie ne laisse pas longtemps de place aux illusions. Il y a des terres où l'on apprend très tôt que la vie ne tient pas à grand-chose.

L'eau n'y est pas un thème.
La nourriture n'y est pas un concept.
Le développement durable n'y est pas une formule destinée aux colloques.

Ce sont des urgences.
Des réalités quotidiennes.
Des questions qui traversent le corps des enfants, la fatigue des mères, les calculs des pères, l'inquiétude des éducateurs, et le silence des villages.

Au Bénin, il faut souvent d'abord répondre à deux besoins immenses : trouver de l'eau, puis trouver de quoi manger. Car la vie là-bas ne se laisse pas toujours penser de loin. Elle se présente comme une question immédiate, presque nue. Il faut de l'eau. Il faut de quoi nourrir. Il faut un chemin. Il faut une école qui n'enseigne pas seulement à répéter, mais à tenir debout. Ce n'est qu'après qu'on peut parler du reste. Ou plutôt, c'est à partir de là seulement que l'**É**ducation mérite vraiment son nom. Mais à condition qu'elle soit porteuse d'un sens profond, qu'elle contribue « pour de vrai ».

Car une école qui enseigne sans rencontrer la vie profonde de son peuple finit toujours par parler un peu au-dessus du réel.

C'est peut-être pour cela que certaines femmes et certains hommes deviennent plus grands que leur propre histoire. Non parce qu'elles et ils cherchent à le devenir. Mais parce qu'un jour, la réalité les oblige à choisir entre subir le monde tel qu'il est… ou faire le choix de chercher en soi une idée nouvelle, un rêve pour changer et améliorer l'environnement. Puis, presque soudainement, se découvrir une audace, un courage pour guider vers le commencement d'une transformation.

Au tout début de cette histoire, il y a une femme, Moulikatou Adedjouman…

Pour ses proches, c'est tout simplement « Mouli ». Son frère Saka (Québec, 2004) établit avec moi le premier contact; puis avec elle, dès 2005, est déclenché un processus autour d'une vision partagée, affective et de cœur.

Une femme qui porte plus qu'une école

On dira d'elle qu'elle est éducatrice, directrice, femme d'engagement, leader visionnaire.

Tout cela est vrai.

Mais aucun de ces mots ne suffit. Il manque toujours quelque chose quand on parle des êtres qui portent les autres. Il manque la chaleur de la présence. Il manque la discipline habitée. Il manque le regard qui voit déjà plus loin que l'obstacle immédiat. Il manque cette manière d'aimer sans s'attendrir, de croire sans naïveté, de bâtir alors même que tout, autour, donne parfois envie de renoncer.

Quand l'« année blanche » frappe le Bénin en 1990 et que les écoles publiques ferment, elle ne se résigne pas. Elle ouvre d'abord une petite école pour ses propres enfants. Puis d'autres viennent. Puis d'autres encore. Une pièce devient refuge. Le refuge devient école. L'école devient projet. Et le projet, peu à peu, devient œuvre.

À ses côtés, son mari, Raoufou Adedjouman (« Raouf » pour les intimes) avance lui aussi.

Il connaît la réussite, la vraie, celle qui impose, celle qui ouvre des marchés, celle qui donne du poids à un nom. Mais la réussite, chez certains, finit par se laisser déplacer par une autre exigence : à quoi sert-elle, si elle ne se met pas au service d'une plus grande justice ? Lui qui a vu l'Afrique souffrir de l'inaccessible, lui qui a déjà contribué à rendre des médicaments essentiels disponibles à un coût plus humain dans 17 nations africaines, choisit à son tour une autre radicalité : un entrepreneuriat plus conscient, plus éthique, plus humanisant. Il dira continuellement aux parents : « *confiez-moi votre enfant à l'âge de 4 ans et avant 20 ans nous en ferons un entrepreneur conscient* ». C'est une promesse du cœur !

Mouli, elle, répétera sans arrêt avec émotion, passion et conviction profonde :
« Entrepreneure consciente, c'est ce que fut ma maman. Ce que je sais, ce que je ressens intérieurement, me vient d'elle. Elle m'a tout appris… l'effort, la droiture, la vie en communauté. »

Ainsi, chez les Adedjouman, la vision éducative n'est pas séparée de la vie.

Elle en naît.

Rêver d'une autre école

Il fallait donc imaginer autre chose.

Pas seulement une meilleure école.
Une autre manière d'apprendre.
Une autre manière de grandir.
Une autre manière, aussi, de servir son peuple.

C'est ainsi qu'entre au Bénin le projet de l'École communautaire entrepreneuriale (ECE) guidée par l'éducation à l'entrepreneuriat conscient. Inspirée par l'imagination de Mouli, par sa conscience, l'ECE devient l'ECEC : l'École communautaire entrepreneuriale consciente (ECEC). C'était en 2008.

Mais l'ECEC n'entre pas comme un modèle à copier. Elle entre comme une promesse à transformer. À africaniser. À enraciner dans les besoins du pays, dans la culture béninoise, dans l'urgence de l'eau, de la nourriture, de l'autonomie, de la dignité.

Alors l'école change. Pas d'un coup. Pas en surface. Elle change de l'intérieur.

Elle commence à faire apprendre autrement. Là commence quelque chose de rare.

Une école qui garde l'exigence des apprentissages de base, mais qui refuse de séparer les matières de la vie. Une école qui veut que les jeunes apprennent à lire, à écrire, à calculer, à comprendre et connaître les sciences, à utiliser les technologies, à développer leur identité, leur confiance, leur autonomie, leur capacité à entreprendre et à innover avec conscience. Une école qui veut former non seulement des élèves, mais des jeunes êtres humains capables de contribuer. La réussite ne doit plus être que scolaire, elle a besoin d'être éducative, culturelle, plus que jamais « entrepreneuriale consciente »… C'est-à-dire plus globale.

Au cœur de cette transformation se déploie une approche pédagogique et éducative en entrepreneuriat conscient (APEEC). Mais cette approche n'est pas faite pour être admirée sur le papier…

L'APEEC est faite pour être vécue. Elle porte la paix en l'humain - s'abreuver, se nourrir, vivre ensemble, s'émanciper, contribuer à des communautés en équilibre, porter des sourires qui ne meurent jamais.

Fait intéressant : traduit en anglais, l'acronyme APEEC devient « PEACE » pour *Pedagogical educative approach in conscious entrepreneurship*.

VANKAN

Il fallait un lieu. Un lieu où la pédagogie descendrait de la théorie jusque dans la poussière, la sueur, la patience, le soleil, l'eau tirée, la plante qui pousse, l'animal qu'il faut nourrir, la récolte qu'il faut protéger.

Un vrai lieu.
Un lieu où l'on ne pourrait pas tricher avec le réel.
Un lieu où l'on verrait immédiatement si ce que l'on apprend sert ou non à vivre.

Ce lieu existe.

Il porte un nom qui, à lui seul, est déjà une pédagogie :

VANKAN (courage)

En langue fon « Vankan bo gni déwé »
bats-toi pour devenir toi-même et réussir dans la vie.

Il faut laisser ce mot descendre un peu en soi. Il y a dans ce nom une densité qu'on ne comprend pas d'un seul coup. On la sent d'abord dans les pas des jeunes lorsqu'ils arrivent sur la ferme. Dans leur manière de regarder la terre. Dans le silence qui suit parfois la première visite. VANKAN n'est pas seulement une ferme. C'est une parole mise debout sur soixante hectares. Une parole qui dit à toute une jeunesse : *ta vie a du prix, mais elle te demandera d'entrer dans le réel avec courage.*

VANKAN n'est pas seulement une ferme.
Ce n'est même pas seulement un laboratoire pédagogique.

C'est une parole devenue terre.

Là-bas, rien n'est abstrait.

L'eau n'est pas un schéma dessiné au tableau.
Elle est ce qu'il faut trouver, conserver, partager, protéger.
Elle est ce qui manque trop souvent.
Elle est ce qui rend possible toute culture, tout élevage, toute hygiène, toute santé, toute espérance.

La nourriture n'est plus une image dans un manuel.

Elle est ce qui pousse lentement, ce qui dépend du soin, ce qui nourrit une famille, un enfant, une école, une communauté. Elle est cette chose simple et sacrée qui, lorsqu'elle manque, fait taire toutes les théories.

Elle est ce que l'on produit, ce que l'on attend, ce que l'on partage, ce que l'on vend parfois pour continuer à vivre, à apprendre, à tenir.

Sur la Ferme laboratoire en entrepreneuriat conscient, les jeunes – filles et garçons -voient.

Ils voient les cultures, les bassins, les animaux, les quartiers de production, les sols, les rythmes du vivant. Ils voient surtout les liens : entre l'eau et la récolte, entre le soin et l'abondance, entre la négligence et la perte, entre la nature et la survie humaine.

Puis ils font.

Ils mettent la main à la pâte. Ils observent, nettoient, plantent. Ils nourrissent, mesurent, recommencent. Ils prennent des notes, comparent, gèrent. Ils essaient d'abord maladroitement, puis mieux.

Ainsi, presque sans bruit, ces jeunes apprennent. Et c'est là que la pédagogie devient vraie. Vivante dans l'absolu !

Le français, parce qu'il faut expliquer ce que l'on voit, raconter ce que l'on comprend, écrire ce que l'on veut transmettre.
Les mathématiques, parce qu'il faut compter, prévoir, gérer, comparer, organiser.
Les sciences, parce qu'il faut saisir les processus biologiques, les liens, les cycles, les besoins, les conditions du vivant.
Les sciences sociales, parce qu'il faut comprendre une communauté, un territoire, une économie, une dépendance, une possibilité d'autonomie.
L'économie et la littératie financière, parce que la production ne disparaît pas dans le vide : elle nourrit d'abord, puis les surplus se vendent, et l'argent revient soutenir les micro-entreprises pédagogiques.
Le numérique et la pensée du XXIe siècle, parce qu'un monde nouveau demande aussi de nouveaux langages, de nouvelles façons de relier, de communiquer, d'innover.

Mais plus profondément encore, les jeunes apprennent à se découvrir capables.

Capables d'initiative. Capables d'effort. Capables d'organisation. Capables de contribuer à quelque chose qui les dépasse.

Et, dans ce déplacement intérieur, le jeune découvre qu'il peut.

Qu'il peut comprendre.
Qu'il peut contribuer.
Qu'il peut produire.
Qu'il peut se faire confiance.
Qu'il peut devenir quelqu'un qui agit avec conscience sur sa vie, sur les autres, sur la terre qui le nourrit.

C'est cela, peut-être, la plus belle récolte de VANKAN.

Quand une communauté entre dans l'apprentissage

Autour de la Ferme laboratoire en entrepreneuriat conscient, la communauté respire elle aussi.

Autour d'elle, des familles partenaires s'installent, travaillent, cultivent, veillent. Des membres de la communauté prêtent main-forte. Des villageois bénéficient des puits.

L'eau sert à boire, à laver, à irriguer. L'école et la communauté cessent de se regarder comme deux mondes séparés. On apprend ensemble à bâtir une forme d'autonomie, encore fragile peut-être, mais réelle.

Une synergie se construit et devient peu à peu la même respiration. L'apprentissage durable commence tôt. Il commence tout petit, dès la maternelle, dès la petite section, dès l'âge de trois ans. Comme si l'on avait compris qu'il faut offrir à l'enfant, non seulement des savoirs, mais un monde à toucher, à observer, à aimer, à faire vivre.

Pour que l'apprentissage ne se brise pas entre les âges, pour qu'il grandisse en continu avec l'enfant et l'entraîne déjà à l'entrepreneuriat conscient, Mouli imagine une mini-ferme qu'elle fait naître sur le terrain même de l'école.

Là, dans de petits espaces d'environ trois mètres carrés, faits de ciment, couverts d'un toit, protégés de grillage, chaque lieu devient une promesse. Chaque enclos, chaque bassin,

chaque abri ouvre une expérience singulière d'entrepreneuriat agroalimentaire confiée aux classes de la maternelle et du primaire.

Il y a la petite bananeraie, où, sous les larges feuilles étendues comme des mains bienveillantes, reposent des œufs d'escargot que les enfants espèrent, enthousiasmés, voir éclore à chaque prochain jour d'école.

Il y a la mini-pisciculture, où l'eau retient dans son silence le frémissement des poissons.

Il y a le poulailler, avec la poule attentive et ses poussins serrés contre la vie naissante.

Puis viennent les lapins et leurs lapereaux, les canards, et d'autres présences encore, chacune apportant sa leçon de patience, de soin, d'émerveillement et de responsabilité.

Ainsi, dès les premières années, l'enfant n'apprend pas seulement à regarder le vivant.

Il apprend déjà à en prendre soin. On pourrait croire qu'il s'agit simplement d'une bonne idée agricole.

Ce serait manquer l'essentiel.

Ce qui se joue ici est bien plus grand. C'est cela que Mouli avait vu.

Pas seulement une école différente.

Mais, une microsociété éducative qui se met en place. Une manière de faire apprendre qui ne prépare pas seulement à la vie future, mais qui entre déjà dans la réponse du présent. Une manière d'éduquer des jeunes qui ne seront pas seulement en attente, mais qui commenceront à porter l'aujourd'hui entre leur main.

Une Afrique où l'éducation relie les jeunes à leur territoire, à leur culture, à leur communauté, à leur puissance d'agir.

Ainsi naît, très concrètement, une culture de l'entrepreneuriat conscient.

Une culture du **savoir innover** et du **savoir-agir** prend ainsi forme.

Non pas pour soi seul.

Mais pour soi, pour les autres, pour la terre qui nourrit, pour la communauté qui espère et pour l'avenir qui, lentement, demande à naître autrement.

C'est une culture qui ne consent pas à enfermer l'intelligence dans les murs d'une classe.

Plutôt…

- Une culture qui apprend à créer, à entreprendre, à relier, à relever.
- Une culture qui cherche moins à faire réussir quelques-uns qu'à faire grandir tout un peuple, à répondre à ses besoins, dans la dignité et la capacité d'agir.

Et bientôt, cette manière d'apprendre ne veut plus rester au seul Bénin.

Elle appelle plus loin. Vers d'autres jeunesses africaines. Vers d'autres terres.

Vers d'autres écoles du Congo, de la Côte d'Ivoire et d'ailleurs encore, là où des éducateurs et des dirigeants de cœur pressentent qu'ils doivent, eux aussi, faire naître une école capable d'éveiller, de nourrir et d'émanciper.

Parmi les signes éloquents de cette fécondité, il y a Kinshasa.

En 2018, à l'Académie des sciences et technologies — l'ASCITECH — un leader profondément engagé, Thierry Disasonama, reconnaît avec lucidité la portée éducative et sociétale de ce projet. Dans cette école qui accompagne les jeunes de la maternelle à la fin du secondaire, l'ECEC, désormais adaptée au contexte africain, prend une forme congolaise, enracinée, vivante, singulière.

Et là encore, quelque chose s'élève. L'ASCITECH pousse l'expérience de l'apprentissage entrepreneurial conscient vers de nouveaux sommets.

L'entrepreneuriat scientifique y prend un souffle neuf. L'agroalimentaire y devient, lui aussi, lieu de savoir, d'action et de transformation. Le numérique ouvre d'autres voies.

Et peu à peu se révèlent des exploits éducatifs inédits, comme si le rêve semé plus tôt sur d'autres terres recommençait à lever, autrement, dans la conscience de jeunes Congolaises et Congolais.

Alors renaît, plus vif encore, le rêve d'une **École de grandeur**.

L'Acadie et le Québec reconnaissent l'Afrique

Mais même les plus grands élans ont besoin d'alliés. Et c'est ici qu'une autre rive entre dans l'histoire.

L'Acadie (Nouveau-Brunswick) et le Québec.

On pourrait raconter ce lien de manière technique : des rencontres, des visites, une entente, un partenariat, des dons, des échanges.

Mais cela ne dit presque rien de ce qui s'est réellement passé. Ce serait trahir la vérité profonde de ce qui s'est joué.

Ce que le ministère de l'Éducation du Nouveau-Brunswick (2006) et, dès 2013, la Commission scolaire Marguerite-Bourgeoys (CSMB) ont reconnu au Bénin, ce n'est pas un projet touchant parmi d'autres.

Ils ont reconnu une vérité éducative assez forte pour déplacer les consciences. Une vision qui rejoignait leurs propres aspirations à une école plus humaine, plus ouverte sur le monde, plus engagée dans une éducation de notre temps. Mais chaque fois, il y a le visage de leaders conscients : M. Roger Doucet, sous-ministre secteur Acadie-Francophone du ministère de l'Éducation du Nouveau-Brunswick; M. Yves Sylvain, directeur général à la CSMB.

Quand les représentants acadiens (2007) puis québécois (2013) arrivent au Bénin, quand ils voient, quand ils écoutent, quand ils rencontrent les habitants du village de Fandji Dedo et les éducateurs béninois, quand ils découvrent les regards, les urgences, la ferme, ses besoins, quelque chose en eux se met à vibrer autrement. Ils choisissent non pas une solidarité décorative, mais une solidarité qui agit.

Il n'y a pas ici, d'un côté, des Africains en attente.
Et de l'autre, des Canadiens venus donner.

Il y a des êtres humains qui se reconnaissent dans une même responsabilité.

Les Béninois apportent leur courage, leur enracinement, leur vision, leur capacité d'adaptation, leur intelligence du réel, leur détermination à ne pas céder devant l'impossible.

Les Canadiens apportent leur solidarité, leur capacité de mobilisation, leurs ressources, leur désir profond que l'éducation serve aussi à bâtir la paix entre les peuples et conforte la dignité de chacun et chacune.

Et c'est ainsi qu'une alliance naît.

Une alliance de sens et de conscience.

Des puits seront construits.
Des écoles du Québec se mobiliseront.
Des parents, des éducateurs, des jeunes prendront part à cette alliance.
Du matériel scolaire partira vers Cotonou.

Autant en Acadie qu'au Québec, on découvre une Afrique debout.
Pas sans douleur. Pas sans manque. Mais debout.

Au Bénin, on découvre un Canada capable d'ouverture vraie.
Pas de compassion condescendante. Pas de discours vide.
Une présence. Un appui. Une reconnaissance.

Et, dans les deux sens, quelque chose de plus fort qu'un simple échange commencera à circuler : une confiance.

Une alliance qui change les jeunes des deux rives

Au Bénin, les jeunes découvrent qu'ils ne sont pas seuls. Qu'au loin, là-bas de l'autre côté de l'Atlantique, d'autres jeunes, d'autres éducateurs, d'autres écoles acceptent de lier leur avenir au leur. Non pas pour parler à leur place. Mais pour marcher avec eux.

À Montréal au Québec, à partir de 2014, les jeunes découvrent une autre Afrique. Pas une Afrique résumée à la misère. Pas une Afrique regardée avec pitié.

Une Afrique debout. Créative. Ingénieuse. Porteuse d'espérance.
Habitée par des éducateurs de cœur et par des jeunes capables d'initiative, de courage, de responsabilité.

Et cela aussi est une grande leçon.

Car l'éducation véritable ne transmet pas seulement de stricts savoirs scolaires.

Elle apprend à voir autrement. À reconnaître la dignité de l'autre.
À comprendre que l'humanité n'est pas divisée en peuples qui donnent et peuples qui reçoivent, mais qu'elle grandit quand elle accepte de bâtir ensemble.
Elle dit qu'une pédagogie peut devenir force de transformation lorsqu'elle relie la tête, le cœur, les mains, la communauté et l'avenir.

Elle dit qu'une ou qu'un **leader de cœur** peut entraîner tout un milieu si elle ou il croit assez fort que *rien n'est impossible* à condition de faire les choses autrement.
Elle dit qu'un partenariat entre Africains et Canadiens peut être profondément beau lorsqu'il se construit dans le respect, la réciprocité et l'espérance.

Ce qui reste

Que reste-t-il, au fond, de cette histoire ?

Il reste une femme qui a refusé de laisser la fatalité écrire l'avenir des enfants.
Il reste un homme qui a laissé sa réussite devenir service.
Il reste une école qui a choisi de s'ancrer dans les besoins réels de son peuple.
Il reste une ferme où l'on apprend avec la terre, avec l'eau, avec le vivant.
Il reste des jeunes qui découvrent qu'ils peuvent devenir auteurs de leur propre avenir.
Il reste des éducateurs béninois, acadiens et québécois qui ont compris qu'enseigner, parfois, c'est d'abord faire alliance.

Et il reste surtout une image.

Des enfants.
Des jeunes.
Des mains dans la terre.
Des yeux levés avec force.
Des puits qu'on creuse.
Des savoirs qui prennent racine.
Des continents qui se parlent autrement.

Alors oui, cette histoire est celle du Bénin.

Mais elle est aussi plus vaste.

Elle parle d'une éducation qui n'ajoute pas seulement de la réussite scolaire à la vie, mais de la dignité, de la conscience, de la solidarité et de l'avenir.

Et s'il fallait finir par une seule vérité, ce serait peut-être celle-ci :

> *Un jour, là où tant de regards ne voyaient que manque,*
> *des femmes et des hommes ont rêvé avec ambition de faire naître une école où l'eau, la terre, les jeunes et l'espérance apprennent enfin à marcher ensemble.*

Et de l'autre côté de l'océan, d'autres ont reconnu cette lumière.

Alors une alliance est née.

Et dans cette alliance,
ce ne sont pas seulement des puits qui se sont ouverts,
ni seulement des écoles qui se sont rapprochées.

Ce sont des avenirs.

Des avenirs de jeunes.
Des avenirs de communautés.
Des avenirs en divers pays d'Afrique.
Des avenirs partagés.

Et peut-être est-ce cela, au fond, la plus belle œuvre de l'ECEC :

faire en sorte que, même là où la vie a longtemps manqué d'eau et de nourriture,
les jeunes n'apprennent plus seulement à survivre,

mais à façonner positivement le monde.



Derrière l'histoire : une pédagogie vivante

Ce que révèle *Là où la terre apprend à espérer*

Cette histoire donne à voir une école qui ose partir de la vie. Au Bénin, l'eau et la nourriture ne sont ni des prétextes pédagogiques ni des contenus parmi d'autres. Elles sont des réalités premières. Des urgences. Des appels. L'ECEC apparaît ici comme une manière d'éduquer qui refuse de séparer l'apprentissage du réel, la réussite de la dignité, le savoir de la responsabilité.

À travers VANKAN, l'Approche pédagogique et éducative en entrepreneuriat conscient prend tout son sens. Cette école n'est plus réduite à ses espaces physiques habituels. Elle s'étend bien au-delà de ses murs, d'abord dans la communauté qui l'environne mais aussi jusque dans un village et sa nature situés à proximité (ferme VANKAN). Les jeunes y apprennent à lire, à écrire, à calculer, à observer, à comprendre, à organiser, à communiquer, à gérer. Mais surtout, ils apprennent que les savoirs – sciences, sciences humaines et autres - deviennent plus grands lorsqu'ils servent à nourrir, à protéger, à construire, à faire vivre. Les matières cessent d'être isolées. Elles se relient. Elles se mettent en mouvement dans l'action. Elles deviennent utiles, habitées, transformatrices.

L'histoire révèle aussi la force tranquille du **leadership partagé**, l'une des grandes richesses de l'ECEC. Rien de vrai ne se construit seul. Une femme visionnaire ouvre le chemin. Un homme engagé y met sa force. Des éducateurs accompagnent. Des jeunes prennent place comme **initiateurs, réalisateurs et gestionnaires.** Des familles, des partenaires de la communauté et des alliés canadiens viennent élargir le souffle. Chacun porte une part de l'œuvre. Et c'est précisément pour cela que l'œuvre tient debout.

Enfin, cette histoire rappelle qu'entreprendre, dans l'esprit de l'ECEC, ne consiste pas seulement à produire ou à réussir. C'est apprendre à **s'entreprendre**, à **agir avec conscience**, à grandir en humanité, à relier son devenir à celui des autres, de sa communauté, de sa terre et de son temps.

Ce que cette école fait naître, au fond, ce n'est pas seulement une autre manière d'apprendre.
C'est une autre manière d'agir sur le monde.

RÉFÉRENCES

1) **Complexe scolaire et universitaire de la Cité vie nouvelle (CSUC) : 1re ECEC d'Afrique**

   Lancement du réseau ECEC-Monde qui a pour nom : « Organisation internationale des écoles communautaires entrepreneuriales conscientes (OIECEC) »

   Cliquer sur : **VIDÉO (en ligne)**

2) **Ferme VANKAN – Cotonou, Bénin**

   Cliquer sur : **VIDÉO (en ligne)**

3) **L'eau c'est la vie !**

   Clique sur : **VIDÉO (en ligne)**

4) **Inspirer le Maroc**

   Cliquer sur : **VIDÉO (en ligne)**

5) **Les Visionnaires**

   Cliquer sur : **VIDÉO (en ligne)**

6) **Inspirer le monde (OIECEC)**

   Cliquer sur : **VIDÉO (en ligne)**

REMERCIEMENTS

Un immense merci à Jean-Sébastien Reid pour son appui pédagogique et son accompagnement auprès des écoles au cours des 27 dernières années.

À André Savard et Patrick Pierard pour la relecture et leur regard sur la forme pédagogique.
À Marlène Valour pour la qualité de son illustration.
À Xavier Levesque pour l'enregistrement de la narration.
À Valérie Touchette pour la mise en page et le processus de mise en ligne.

En particulier, j'adresse des remerciements chaleureux à L'ARROSEUR DE L'OMBRE et à son fondateur Cyril Delattre pour leur soutien généreux et engagé.

Cette histoire vécue est écrite par Rino Levesque. Elle est issue de l'expérience de l'auteur. Certaines étapes de révision et de mise en forme ont été réalisées par l'éditeur à l'aide d'outils d'intelligence artificielle.